

Enjeux et défis de la mobilité sociale dans *Pour que je m'aime encore* de Maryam Madjidi

Ana Belén SOTO

Universidad Autónoma de Madrid

anabelen.soto@uam.es

<https://orcid.org/0000-0001-8164-8420>

Resumen

La globalización y los flujos migratorios han provocado la transformación progresiva de las sociedades. Esto ha dado lugar a la creación de un conjunto de escenarios heterogéneos situados en los espacios transfronterizos. En este contexto, la literatura se ha convertido en un archipiélago de reflexión en el que se exponen los desafíos conceptuales inherentes a la movilidad poblacional desde una perspectiva social humanista. Muchos son los ejes de análisis que podríamos trazar en este sentido, pero quisiéramos focalizarnos en la proyección literaria de la experiencia transfronteriza que Maryam Madjidi explora desde el prisma de la autoficción.

Palabras clave: autoficción, frontera, extranjero, alteridad, transclase.

Résumé

La globalisation et les flux migratoires ont entraîné la transformation progressive des sociétés. Dès lors, nombreux sont les scénarios hétérogènes qui se sont créés au cœur des espaces transfrontaliers. C'est dans ce contexte que la littérature est devenue un archipel de réflexion où l'on expose les enjeux conceptuels inhérents à la mobilité de la population dans une optique sociale humaniste. Il existe de nombreuses perspectives que nous pourrions tracer à cet égard, mais nous tenions à nous focaliser sur la projection littéraire de l'expérience transfrontalière que Maryam Madjidi explore sous le prisme de l'autofiction.

Mots-clés : autofiction, frontière, étranger, altérité, transclasse.

Abstract

Globalization and migratory flows have brought about the progressive transformation of societies. Consequently, many heterogeneous scenarios have been created in cross-border spaces. In this context, literature has become an archipelago of reflection where the conceptual challenges inherent to mobility are exposed from a humanist social perspective. There are many axes of analysis that we could trace in this regard, but we would like to focus on the literary

* Artículo recibido el 28/06/2022, aceptado el 16/11/2022.

projection of the cross-border experience of Maryam Madjidi, who explore the identity construction under the prism of autofiction.

Keywords: autofiction, borders, stranger, otherness, classing pass.

1. Introduction

La frontière est certes palimpseste, manuscrit où les traces des négociations politiques et culturelles se superposent [...]. À ne chercher à comprendre les frontières qu'en fonction des États et des organisations internationales qui les gouvernent, on perd de vue leur nature anthropologique et leur profondeur politique. Proposer de qualifier les frontières contemporaines de « mobiles », ce n'est pas simplement rendre compte de l'histoire et du devenir de leurs tracés, c'est remettre au cœur de l'analyse la dimension profondément dialectique de la frontière. Dans une magnifique formule, les géographes ont pu définir le fait de tracer une frontière comme l'acte de « mettre de la distance dans la proximité » (Amilhat Szary, 2015 : 27).

Si nous avons choisi de placer en épigraphe une citation de la géographe Anne-Laure Amilhat Szary extraite de *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* pour commencer cette réflexion c'est pour illustrer le paradoxe que cet espace liminal évoque. De toute évidence, la frontière « met en contact ce qu'elle sépare » (Prud'Homme, 2001 : 69) et, par conséquent, elle met en relation et codifie le rapport dialogique entre le centre et la périphérie. Autrement dit, le rôle de la frontière ne peut être compris que dans son ambivalence et sa complémentarité. Il s'agit donc d'une notion complexe qui nous met au défi par la multiplicité de perspectives qu'elle évoque. En effet, si la frontière sert à identifier le noyau des confins ainsi que les échanges interculturels suivant la logique du miroir qui opposerait les concepts d'identité et d'altérité, ce repère liminal se trouve à la lisière entre la rencontre et l'opposition.

Notre propos n'est cependant pas d'entrer dans le débat sur la dialectique que la frontière évoque et la multiplicité d'espaces qu'elle représente¹. Il s'agit plutôt de souligner la manière dont la littérature expose les déplacements qui permettent de traverser ces espaces limitrophes et, par conséquent, de réfléchir sur l'évolution du tissu sociétal sous une perspective social humaniste. De ce fait, il ne faut pas ignorer que la présence des écrivains transfrontaliers dans le corpus littéraire de l'extrême

¹ Cet article s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i *Voces y miradas literarias en femenino: construyendo una sociedad europea inclusiva* (PID2019-104520GB-I00) financé par le Ministère de Science et d'Innovation, ainsi que dans le cadre du projet I+D+i *Autoficción, compromiso e identidad: Voces de mujer en las xenografías francófonas de l'extrême contemporain* (SP3/PJI/2021-00521) financé par la Communauté de Madrid.

contemporain permet de mieux appréhender non seulement ces territoires interstitiels qui « ont comme qualité particulière [...] d'être le territoire où se pratique l'hybridation des cultures et des langues » (Dullin & Forestier-Peyrat, 2015 : 17), mais aussi la manière dont ces intellectuels mettent en récit l'expérience de l'entre-deux.

La mise en regard de la notion de frontière permet ainsi de décentrer la perspective pour rendre compte de ce nouveau paradigme sociétal qui se dessine et qui met en question la notion même de ce « construit biopsychologique et communicationnel-culturel » (Mucchielli, 2015 : 10) que nous appelons identité. Rappelons au passage que le socle identitaire d'une communauté s'érige en métaphore d'un palimpseste où l'on retrace une multiplicité d'expériences qui estompent les nouveaux contours d'une identité désormais empreinte des éclats de vie d'ici et d'ailleurs du point de vue transnational et transculturel.

Ces remarques invitent à penser la figure de l'étranger comme cet individu représentant aussi bien un mouvement vers l'ailleurs que la transformation du regard intime, car « partir c'est rompre deux fois, avec celui que l'on était et avec une certaine illusion, celle de se sentir à sa place quelque part » (Marin, 2020 : 12). À cet égard, nous pourrions nous demander comment hisser les voiles pour prendre le large dans une société où l'individu s'avère être toujours en transit. Nous sommes, en effet,

Des êtres toujours en mouvement, comme le pensait Montaigne, même quand ce mouvement est discret, invisible, caché dans les profondeurs des cœurs, dans les replis de la pensée. Nous ne restons jamais en place, même si nos voyages sont parfois immobiles et le lointain intérieur (Marin, 2021 : 9-10).

De ce fait, nous pouvons affirmer que la quête existentielle que mène l'individu moderne dans l'objectif de trouver une place et, par conséquent, de se sentir à sa place quelque part est inhérente non seulement aux étrangers, entendus comme ces personnes ayant pris le chemin de la migration du point de vue transnational, mais aussi à l'ensemble d'individus qui ne font pas partie d'un collectif ou qui ne sont pas considérés comme en faisant partie. De ce fait, la notion d'étranger renvoie à une représentation plurielle de l'ailleurs qui incite à penser l'essence même de cette figure non seulement comme cet Autre qui vient de loin, mais aussi comme cet Autre avec qui nous partageons un ensemble de traits identitaires dans des parcours vitaux différents.

C'est alors dans ce contexte que l'espace de création littéraire de l'extrême contemporain expose un ensemble des récits qui, tout en sublimant l'expérience vécue par l'écriture, dessinent la cartographie de l'existence. L'autofiction devient ainsi le moyen pour dire et pour se dire, pour parler et pour faire parler, pour trouver une place et pour se sentir à sa place. De ce fait, et étant donné le vaste choix des textes publiés et des thématiques esquissées autour de la figure de l'étranger, nous nous focaliserons sur la production littéraire de Maryam Madjidi, une auteure appartenant au corpus des xénographies francophones (Alfaro & Mangada, 2014 ; Alfaro, Sawas & Soto, 2020)

dont le parcours reflète l'expérience de l'entre-deux sous un prisme, pour l'instant, peu abordé : la migration de classe. L'originalité de cette étude réside donc dans l'identification de facteurs d'engagement littéraire en matière d'innovation sociale à travers l'approche analytique d'un roman qui évoque l'itinéraire transfrontalier dès une double perspective : transclasse et transnationale. Se pencher ainsi sur l'édifice autofictionnel de Madjidi permettra d'esquisser la mise en récit d'une réflexion à la fois esthétique et éthique qui se situe à la lisière entre la fiction et la biographie, entre la littérature et la sociologie. De même, cette étude nous permettra de penser la figure de l'écrivain autochtone par temps de mondialisation.

Dès lors, il nous a paru pertinent de diviser notre étude en trois volets d'analyse nous permettant d'examiner des aspects théoriques, contextuels et littéraires. C'est ainsi que nous esquisserons dans un premier temps la théorisation de l'évolution conceptuelle qui s'est forgée autour de ces individus qui traversent les frontières des classes sociales et que Chantal Jacquet (2014) a nommé sous le terme de transclasse. La contextualisation théorique de cette lézarde dans le socle sociétal nous permettra de mieux appréhender les enjeux et les défis de la mobilité sociale. Nous nous attarderons par la suite sur le parcours biolittéraire de Madjidi dans le but de peaufiner aussi bien son approche littéraire que son statut dans la mosaïque littéraire de l'extrême contemporain. Puis, dans notre troisième volet d'analyse, nous examinerons l'ancrage identitaire esquissé dans *Pour que je m'aime encore*. Pour ce faire, nous suivrons une structure analytique tripartite : nous entamerons l'analyse sur l'itinéraire vers l'âge adulte d'une jeune femme qui ne prétend que trouver sa place parmi ses pairs, les Français ; puis, nous nous attarderons par la suite sur le rôle des modèles scolaires et académiques dans la trajectoire ascensionnelle de la protagoniste et le fossé existant entre le centre et la périphérie ; et, pour terminer, nous nous pencherons sur l'évolution identitaire de la protagoniste à l'âge adulte qui, consciente de l'altérité qu'elle représente ici et ailleurs, fait un retour sur ses origines pour se sentir à sa place. De toute évidence, la réflexion qui se posera au fil des pages nous permettra de réfléchir sur la manière dont la littérature met en valeur l'apport de ces nouveaux intervenants de la mobilité, rend visibles les problèmes les plus pressants auxquels nos sociétés sont confrontées et prône le dialogue transculturel et transnational.

2. Enjeux et défis de la mobilité sociale

La non-reproduction met clairement en évidence les limites de l'idée d'identité et du classement des individus en catégories sociales [...]. L'identité, qu'elle soit personnelle ou sociale, présuppose l'existence d'individus qui restent les mêmes et qui sont réductibles à un certain nombre de caractères persistants malgré le changement. Quelle que soit la définition qu'on lui donne, elle implique toujours la reconnaissance d'un substrat qui demeure à travers toutes les modifications (Jaquet & Bras, 2020 : 106-107).

En toile de fond d'une telle réflexion, la philosophe Chantal Jaquet met en exergue les conséquences associées au déplacement social du point de vue individuel. En effet, l'individu qui traverse la frontière s'éloigne d'un espace connu pour découvrir cet autre espace inconnu, et de ce fait le socle identitaire de l'individu en déplacement y expose les brèches empreintes de son identité d'accueil dans le socle forgé par son identité d'origine.

À cet égard, il convient de rappeler que la perception des phénomènes de mobilité sociale diffère en fonction de la position occupée par le sujet qui les regarde. En effet, « si l'on fait du maintien de son ordre une priorité, le jeu des identités est parfaitement cohérent. L'individu construit ses appartenances en incorporant les normes fondamentales de la distribution sociale » (Martelli, 2016 : 149). Il s'agit toutefois d'un phénomène qui s'est développé « après la seconde guerre mondiale lorsque le concours de recrutement des maîtres s'est adressé aux élèves de troisième des cours complémentaires du cursus dit 'populaire' » (Jaquet, 2020 : 54) et grâce notamment à l'instauration d'un système de bourses qui permettait l'accès des meilleurs élèves des classes régionales à l'enseignement supérieur. La mobilité sociale a également permis le surgissement des talents, de ceux qui « sont censés concilier une large palette de savoir-être, de savoir-faire et de savoir paraître, de connaissances et d'aptitudes émotionnelles, de rapidité mentale et d'intuition et, [...] d'endurance à l'effort » (Dagnaud & Cassely, 2021 : 39-40) et qui se sont taillés, par ailleurs, une place de choix dans les sociétés actuelles.

Ces remarques incitent à penser la mobilité sociale en termes d'apprentissage, car l'individu doit se mimétiser dans la catégorie sociologique d'accueil et, pour ce faire, il doit apprendre les codes langagiers, vestimentaires et culturels. Il s'agit d'un processus de formation qui vise l'acquisition du patrimoine culturel de cette autre strate sociale en cours d'intégration. La conquête de ces codes ne symbolise cependant pas la fin de la quête identitaire, car l'individu en déplacement social se trouve dans une sorte de balançoire imaginaire qui le situe désormais dans l'entre-deux. Ce processus de mobilité sociale présente un nouveau regard sur les itinéraires socioculturels qui se situent dans cet espace transfrontalier du point de vue transculturel. De même, ils évoquent la relation dialogique établie autour des concepts d'identité et d'altérité. Il s'agit, par conséquent, d'un phénomène transversal qui souligne les enjeux et les défis des sociétés actuelles et permet de rendre accessibles des modèles référentiels inscrits dans toutes les formes de visibilité sociale. De ce fait, il convient de s'attarder sur le défi conceptuel qu'implique la définition et le classement de ces agents de la mobilité.

À ce stade de la réflexion, il n'est peut-être pas inutile de se référer aux travaux publiés dans les années 1980 par Vincent de Gaujelac. C'est notamment dans *La névrose de classe* que de Gaujelac (2016 : 33) réfléchit autour de ce « conflit qui émerge au croisement de l'histoire personnelle, l'histoire familiale et l'histoire sociale d'un

individu » en déplacement social. Le sociologue est toutefois conscient de l'ambiguïté intrinsèque à la terminologie qu'il utilise et, de ce fait, il constate qu'il tend :

À associer une notion clinique et une notion sociologique qui n'ont pas de lien direct entre elles : les classes ne sont pas névrosées, les névroses ne dépendent pas des classes sociales. Le terme de névrose en psychanalyse désigne un mode de structuration psychique, alors qu'il est utilisé ici pour décrire un tableau clinique. Le terme de « classe » pourrait laisser supposer que nous présentons une typologie des névroses selon les classes sociales (il faudrait alors mettre des « s » à névrose et à classe), ou qu'il définit les caractéristiques pathogènes des différentes classes sociales, ce qui n'est pas le cas. Nous l'avons pourtant conservé parce qu'il provoque un écho chez les personnes dont les conflits psychologiques sont liés à un déclassement (de Gaujelac, 2016 : 6).

Même si nous constatons qu'il s'agit d'une approche controversée dans la mesure où elle se trouve associée au domaine des maladies mentales, ces propos ont l'avantage de mettre en avant une perspective qui permet de situer le sujet au centre de la problématique.

Puis, le concept de transfuge de classe voit le jour pour désigner ces individus qui gravissent l'échelle sociale. Principalement étudiée dans une perspective sociologique, cette terminologie s'est vite fait une place dans le domaine littéraire grâce notamment aux travaux d'Annie Ernaux et d'Édouard Louis, puis lors de la parution de *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, sous la plume de la sociologue Rose-Marie Lagrave en 2021. Nous devons toutefois nous interroger sur l'aspect conceptuel de cette manière de désigner les individus en déplacement social, car la notion de transfuge renvoie à la personne qui prend la fuite, et « la fuite a bien souvent mauvaise presse, on la tient en odeur de lâcheté » (Pardo, 2015 : 9). De ce fait, Adrien Naselli (2021 : 29) définit le terme de transfuge comme suit :

1. Personne qui, en temps de guerre, d'hostilités, abandonne son armée, son pays pour passer à l'ennemi. *Synonyme*. Déserteur, traître. *Par extension, rare*. Personne qui fuit quelque chose. 2. *Par analogie*. Personne qui quitte un parti pour passer dans le parti adverse, qui renie, trahit un groupe, une cause. *Synonyme*. Dissident. B. – *Par extension*. [La notion de trahison est atténuée ou inexistante] Personne qui change de milieu, de situation.

Le regard ainsi porté sur le transfuge ne peut être que négatif. De plus, cette notion illustre d'une part la supériorité du regard dominant et traduit d'autre part le sentiment d'illégitimité ressenti par l'individu en déplacement social. La question qui se pose alors est, comment parler et faire parler de ces individus sans pour autant stigmatiser leurs parcours ? Pour Jaquet (2020 : 13-14) :

Afin de donner une existence objective légitime à ceux qui ne reproduisent pas le destin de leur classe d'origine, il convient donc de changer de langage et de produire un concept, en écartant les termes péjoratifs, métaphoriques ou normatifs. Il paraît ainsi plus judicieux de parler de transclasse pour désigner l'individu qui opère le passage d'une classe à l'autre, en forgeant ce néologisme sur le modèle du mot transsexuel. Le préfixe « trans », ici, ne marque pas le dépassement ou l'élévation, mais le mouvement de transition, de passage de l'autre côté. Il est à prendre comme synonyme du mot latin *trans*, qui signifie « de l'autre côté », et il décrit le transit entre deux classes.

Plus tard, Jaquet reviendra sur la conception épistémologique de ce mot à portée ontologique pour affirmer dans l'introduction de *La fabrique des transclasses* (Jaquet & Bras, 2020 : 13) ce qui suit :

Le néologisme « transclasse » que j'ai forgé fait écho à celui de *class-passing* dans le monde anglosaxon et présente l'avantage d'être axiologiquement neutre par rapport à celui de transfuge, de parvenu ou de déclassé, parce qu'il englobe toutes les figures de passage et de migration d'une classe à l'autre, sans préjuger de leur positivité ou de leur négativité. Il met à distance l'imaginaire vertical du haut et du bas en cessant d'appréhender le changement de classe uniquement en termes d'ascension ou de déclassement, d'élévation ou de chute, selon une logique de la réussite et de l'échec, pour le penser dans sa transversalité comme un fait social. Les transclasses désignent littéralement les individus qui, seuls ou en groupes, passent de l'autre côté, transitent d'une classe à l'autre, contre toute attente.

De ce fait, c'est en envisageant la construction de ce néologisme que Jaquet se propose alors d'aborder les enjeux et défis inhérents à la mobilité sociale en termes d'égalité. Dès lors, ces résidents transfrontaliers qui s'identifient à l'Autre et en même temps prônent leurs différences peuvent être classés sous une perspective neutre qui légitimerait leur statut. De même, cette approche proposerait un cadre novateur prônant des sociétés inclusives fondées sur la coexistence et la cohabitation. Faire usage de ce terme au cours de notre analyse implique, donc, dépouiller le regard des possibles jugements de valeurs.

D'autre part, il convient de remarquer que la frontière où se situe l'édifice romanesque madjidi est double car elle illustre aussi bien son itinéraire de transclasse que son parcours migrant du fait de ses origines. C'est alors dans ce contexte que s'attarder sur l'édifice autofictionnel de Madjidi, cette jeune femme née à Téhéran dans les années 1980 et scolarisée en France à l'âge de six ans, permet de rompre le discours

binaire opposant les termes d'identité et d'altérité et d'envisager un construit social basé sur la dynamique des valeurs humaines telles que le respect, la tolérance et l'équité.

3. Écrire à la lisière entre la biographie et la fiction, entre ici et ailleurs

Comme la psychanalyse qui intègre la relation à l'inconnu dans le fonctionnement du psychisme, l'autofiction, avec ses moyens proprement littéraires, intègre cette relation à l'inconnu dans la construction visible de l'identité narrative, jetant constamment le doute sur son statut : sommes-nous dans la réalité ou l'imaginaire ? (Richard, 2013 : 98).

Ces propos d'Annie Richard permettent de penser l'espace transfrontalier que l'autofiction évoque. Il s'agit, en effet, d'une mise en récit qui permet, suivant les propos de Doubrovsky, « de distinguer la sensibilité moderne de la sensibilité classique » (*apud* Jeannelle & Viollet, 2007 : 65). C'est alors dans ce contexte que les contributions autofictionnelles incitent à accepter l'idée que la projection du regard intime expose un changement de paradigme par rapport aux constructions biographiques notamment étudiés par Philippe Lejeune (1975, 2013, 2014, 2015). De ce fait, le pacte de lecture ne repose plus sur la véracité des événements racontés, mais sur un accord tacite où l'auteur brouille les pistes de l'expérience vécue et c'est au lecteur « de [le] prendre ou non au sérieux, d'accorder [sa] croyance ou de la suspendre » (Richard, 2013 : 54).

Se situer donc à la lisière entre la biographie et la fiction permet ainsi aux auteurs d'exprimer un parcours de vie qui, profondément influencé par les mécanismes de la mémoire, se dessine au moyen de l'émotion et de la subjectivité, mais aussi du romanesque. Nous voici donc face à un filtre qui transforme aussi bien l'expression de l'intime et de l'expérience vécue que la perspective esquissée. À cet égard, nombreux sont les théoriciens qui, tout comme Manuel Alberca (2017 : 51), constatent que :

La autobiografía ha dejado de ser un género necesariamente póstumo o un balance final y único de toda la vida, realizado cuando ya el horizonte vital parece cerrarse. Hoy el género autobiográfico se caracteriza por ser una escritura permanente que hace entregas sucesivas de relatos fragmentarios o temáticos de la propia vida, en los que el autobiógrafo no resume su vida, sino que la construye y la rediseña en cada hecho o vuelta que le da a su relato.

C'est ainsi que nous pouvons affirmer que l'écriture autofictionnelle de Madjidi devient un exemple paradigmatique qui nous permet de nous approcher de ces nouveaux codes esthétiques qui peaufinent le changement de paradigme littéraire de l'extrême contemporain, de « ce qui est si contemporain, si avec vous dans le même temps que vous ne pouvez vous en distinguer, l'apercevoir, définir son visage » (Chaillou, 1987 : 6), de cette « réalité complexe et poreuse, difficile à catégoriser aussi bien d'un point de vue chronologique [...] que du côté de la classification générique et formelle » (Rolla, 2020 : 32).

À ce stade de la réflexion il convient de signaler que nous aborderons le parcours autofictionnel de cette auteure venant d'ailleurs qui a été scolarisée en France dès son plus jeune âge et, de ce fait, qui partage avec ses collègues de promotion les inquiétudes inhérentes à sa génération. Nous sommes donc face à un exemple emblématique de ces écrivains qui posent un problème du point de vue du classement. Notons, par exemple, que Véronique Porra (2011 : 18) circonscrit son étude intitulée *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1949-2000)* aux écrivains allophones d'expression française qui sont arrivés au français à partir de quinze ans, parce qu'elle considère que « le changement de langue pour l'écriture romanesque n'est plus le résultat de la socialisation parentale mais [...] un choix délibéré de l'individu ». C'est ainsi qu'elle consacre son étude « aux écrivains dont une partie de la critique affirme qu'ils ont le français comme “langue d'adoption” pour les distinguer des écrivains pour lesquels le français est “langue maternelle” ou “langue seconde” » (Porra, 2011 : 18). Mais, qu'en est-il du point de vue théorique de ces autres auteurs qui, tout comme Madjidi, sont arrivés au français bien avant ?

Loin d'avoir une réponse concrète, nous nous permettons d'aborder les questionnements existentiels de Madjidi dans l'objectif de penser la figure de l'écrivain autochtone par temps de mondialisation. Dès lors, comment classer donc ces auteurs ? À notre avis, classer cette auteure au rayon de littérature française serait inexact, car cela effacerait ses origines iraniennes. En revanche, classer cette auteure sous l'étiquette de « littérature francophone en France revient le plus souvent à établir une distinction avec la littérature française » (Porra, 2018 : 8). La question qui se pose alors tourne autour de l'option la plus à même de classer ce corpus d'écrivains venus très jeunes au français qui « se réclament parfois de la citoyenneté de résidence comme fondatrice de droits et d'appartenances ethniques, religieuses ou culturelles venues d'ailleurs » (Wihtol de Wenden, 2013 : 14). Nous constatons, par conséquent, qu'il s'agit d'un débat qui reste pour l'instant ouvert et qui repose, à notre avis, sur une réflexion personnelle de l'écrivain lui-même. De même, cette réflexion nous permet « de sortir des modèles binaires et unilatéraux (du pays d'origine au pays d'accueil) pour souligner la circulation multilatérale accélérée des hommes et des idées au sein des réseaux aux ramifications de plus en plus complexes » (Alfaro, Sawas & Soto, 2020 : 11).

C'est alors dans ce contexte que nous inscrivons l'édifice narratif de Maryam Madjidi. Intitulé *Marx et la poupée*, son premier roman autofictionnel est vite remarqué par la critique et obtient, par ailleurs, le Prix Goncourt du Premier Roman en 2017. Il s'agit d'un récit qui s'articule autour de la réflexion inhérente aux itinéraires transnationaux et qui couvre la période de construction identitaire s'étendant jusqu'à l'âge adulte, jusqu'à ce que la protagoniste accepte sa double appartenance. De ce fait, l'avènement à l'écriture de cette professeure de FLE à la Croix Rouge illustre le chemin de la migration et expose avec maîtrise les différentes étapes de l'accomplissement personnel des individus aux identités multiples. Madjidi représente ainsi la figure du passeur

interculturel aussi bien pour ses lecteurs que pour ses étudiants, ces mineurs non accompagnés qui arrivent en France et qui doivent acquérir les compétences sociolinguistiques nécessaires pour réussir leurs processus d'intégration dans les plus brefs délais.

C'est toujours dans cette perspective de transmission que l'auteure reprend son parcours personnel sous le prisme du littéraire et donne vie à un conte illustré intitulé *Je m'appelle Maryam*. Publié en 2019 aux éditions l'École des loisirs, ce travail de réécriture vise à offrir aux enfants migrants une histoire où ils puissent se refléter pour mieux appréhender la réalité qu'ils vivent. Ce texte offre également aux enfants issus de familles monoculturelles l'expérience de l'entre-deux. Il s'agit, en effet, de partager d'autres récits de vie pour apprendre ce qui se joue dans le quotidien de ces enfants qui viennent d'ailleurs et promouvoir, par la même occasion, des valeurs humaines telles que l'acceptation, le respect et la fraternité. *Mon amie Zahra*, publié en 2021 dans la même maison d'édition, poursuit cette voie littéraire adressée aux plus jeunes dans l'objectif de promouvoir l'avènement d'un nouveau paradigme sociétal de tolérance, d'inclusion et de solidarité.

Puis, en août 2021, Madjidi publie *Pour que je m'aime encore*. Il s'agit d'une deuxième aventure romanesque où l'auteure, « au moyen d'une poétique et d'une thématique proche de l'expérience vécue, [...] sublime le caractère interculturel de l'identité » (Soto, 2019 : 424). En effet, si dans *Marx et la poupée* Madjidi explore sa traversée transfrontalière du point de vue transnational, dans *Pour que je m'aime encore* l'auteure se focalise sur sa migration sociale. À cet égard, il convient de signaler la manière dont ce titre, fort évocateur par ailleurs, met en lumière l'importance accordée à l'écriture et au témoignage en termes de réconciliation intime. Madjidi expose ainsi dès la couverture un écueil majeur de ce livre : que faut-il faire pour s'accepter soi-même ? Et c'est au fil des pages que le lecteur découvre la négation identitaire de cette jeune fille qui refuse son corps, ses origines, sa pauvreté, sa banlieue. Le lecteur accompagne dès lors Maryam (nom de la triade auteure-narratrice-protagoniste) dans sa propre traversée transfrontalière au-delà du périphérique, vers le centre-ville parisien. C'est dans cette quête identitaire que Maryam s'attache à « trouver l'ascenseur qui [la] ferait monter aux étages supérieurs » (Madjidi, 2021 : 167). Nous constatons, par conséquent, que Madjidi inscrit son projet narratif dans un sujet d'actualité qui met en question l'illusion méritocratique (Guilbaud, 2018) et, de ce fait, le système de promotion sociale.

4. *Pour que je m'aime encore*, itinéraire d'une transclasse venue d'ailleurs

Si « vivre, c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner », le choc est parfois brutal. Des murs réels ou invisibles se dressent sur mon chemin, des enceintes m'encerclent, m'emprisonnent plus qu'elles ne me protègent. Il faut trouver les failles, se faufiler, se frayer un chemin, l'effraction se fait discrète, j'emprunte la petite porte pour être, comme disent les poètes contemporains, « dans la place » (Marin, 2021 : 12).

Les propos de la philosophe française Claire Marin exposés ci-dessus expriment la dynamique du déplacement ainsi que le sentiment d'inconfort que l'individu peut éprouver lorsqu'il emprunte le chemin de la migration, qu'elle soit géographique ou sociale. Ces propos mettent aussi en exergue l'importance accordée aux espaces tangibles ou symboliques dont il faut s'emparer pour se sentir à sa place. Gravier les échelons des classes sociales implique, en effet, se déplacer pour trouver une place car « la hiérarchie des places classe et déclasse » (Marin, 2021 : 11). Mais, pourquoi existe-t-il un certain nombre d'individus en mobilité sociale qui essaient de se frayer un chemin vers la conquête d'une place à soi ? De toute évidence, l'enjeu n'est pas mince car, à l'instar de Marin (2021 : 11), nous concevons « la place comme la garantie d'une stabilité, d'une continuité, elle répond sans doute à un certain besoin d'ordre, de définition, de distinction ».

Entamer, en conséquence, la traversée transfrontalière invite à surmonter un certain nombre d'obstacles,

Des architectures et signalétiques invisibles [qui] interdisent [le déplacement] : lignes de couleur, plafond de verre, logique de l'enclos [...]. Les espaces sont étanches, cloisonnés, on ne passe pas de l'un à l'autre se laissant dériver, en suivant la pente. Il faut l'escalader, abattre les cloisons et les murs. Ou, plus prudemment, apprendre les sésames, déchiffrer les codes, s'initier à la langue (Marin, 2021 : 12-13).

Nous voici donc face à un questionnement qui relève aussi bien du géographique et du social que de l'existential d'autant plus dans un monde où, soudain, la crise sanitaire nous a obligés de rester en place, non pas à notre place, mais là où nous étions au moment où le confinement global a commencé. *Être à sa place* devient, par ailleurs, l'enjeu phare d'une réflexion qui imbrique une multiplicité de perspectives et met en lumière la manière dont la littérature permet d'aborder les questionnements qui habitent nos sociétés actuelles. Et, pour ce faire Marin (2021) se penche dans son dernier essai sur des itinéraires qui s'éloignent des trajectoires sociales prévisibles, qui rompent avec les parcours archétypaux et qui permettent, par conséquent, de rendre visibles les nouveaux agents de la mobilité.

De toute évidence, le parcours romanesque de Madjidi s'inscrit au cœur de cette réflexion qui nous permet de concevoir la mosaïque de création littéraire comme un champ d'étude relevant des questionnements ontologiques, ainsi que de l'engagement littéraire. Entendu comme « une tentative tout à fait contemporaine de conjuguer éthique et esthétique » (Chaudet, 2016 : 203), l'engagement littéraire de Madjidi est ici abordé à partir de l'analyse de la rhétorique et du romanesque. Il convient toutefois de signaler que la manière dont nous entendons la poétique embrasse la perspective abordée par Chaudet (2016 : 84-85), lorsqu'elle affirme que l'analyse littéraire « ne se limite pas à une étude de phénomènes stylistiques. [...] Par ailleurs, dégager de grandes

stratégies poétiques de dénonciation ne s'oppose pas à une contextualisation ni à une lecture sociocritique des œuvres ». C'est pourquoi nous proposons ici une analyse située à la lisière entre la littérature et la sociologie, entre la biographie et la fiction.

Il nous apparaît essentiel de diviser notre analyse en trois axes suivant la chronologie axiologique du passage de l'enfance vers l'âge adulte. Les différentes étapes du parcours vital de la protagoniste se trouvent ainsi profondément marquées par ces espaces qui évoquent le cheminement vers soi et qui construisent l'itinéraire académique en France. À cet effet, nous nous pencherons dans un premier temps sur le passage qui mène la protagoniste vers l'âge adulte et qui situe la négation du soi au cœur de la réflexion. Il s'agit, par conséquent, d'analyser d'abord la manière dont la construction identitaire de la protagoniste se trouve profondément marquée par ses origines iraniennes et le besoin d'intégration. Nous examinerons par la suite la traversée transfrontalière qu'entreprend la jeune Maryam dans l'objectif de ne pas stagner dans sa banlieue, de trouver sa place ailleurs, de s'en sortir. C'est d'ailleurs à travers cette pérégrination que Maryam, alter ego de l'auteure, tente de se frayer un chemin à travers l'excellence académique. Puis, pour clore ce volet d'étude, nous nous focaliserons sur la manière dont la protagoniste revient aux sources pour s'accepter soi-même et se sentir à sa place dans l'entre-deux.

4.1. Trouver sa place : le parcours autofictionnel vers l'âge adulte

La lecture commence comme suit : « ce livre est une œuvre de fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des situations réelles ou des personnes existantes ou ayant existé n'est ni fortuite ni involontaire » (Madjidi, 2021a : 4). De toute évidence, Madjidi se sert de cette affirmation paradoxale située en périphrase du roman pour exposer au lecteur la portée autofictionnelle de son entreprise romanesque. C'est alors en s'inscrivant dans le cadre théorique créé par Serge Doubrovsky en 1975 (Grell, 2014) que Madjidi s'érige en exemple paradigmatique de ce corpus d'écrivains qui dessine une géographie singulière de l'Europe.

Madjidi se sert ainsi de cette pratique littéraire pour dessiner l'autoportrait de Maryam, une jeune fille d'immigrants vivant en banlieue parisienne et aspirant à « recevoir de futures médailles d'excellence » (Madjidi, 2021a : 168). L'originalité de cette mise en récit réside non seulement dans la thématique abordée sous la polyphonie discursive de deux voix -l'une ancrée dans le passé et l'autre qui, inscrite dans le présent, réfléchit à ces années passées-, mais aussi dans la perspective esquissée. En effet, l'auteure expose son parcours adolescent, cet âge décrit par Proust dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (apud Madjidi, 2021a : 6) comme un temps où, « tout entouré de monstres et de dieux, on ne connaît guère le calme. [...] Plus tard on voit les choses d'une façon plus pratique, en pleine conformité avec le reste de la société, mais l'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose ». Rappelons au passage que « l'adolescence en tant que construction sociale implique une diversité de modèles. Loin d'être une constante universelle, la définition de cette période de développement

physique et psychologique varie en fonction des influences socioculturelles [...] et économiques » (di Cecco, 2009 : 12). De même, l'adolescence représente cette période qui précède l'âge adulte où le sujet témoigne d'une série de changements physiques et met en question les piliers fondés par cet entourage stable que symbolise la famille. En effet, l'adolescence est cette « période de transgression, construite autour des images de révolte, de conflit avec les adultes, de crise et d'expérimentation sexuelle » (di Cecco, 2009 : 9). Dès lors, c'est donc cette non-conformité inhérente à l'adolescence qui sera exposée au cours de huit chapitres -intitulés « L'adversaire », « Les déshérités », « La lignée », « Initiations », « Vainqueurs et vaincus », « Le fief », « La conquête » et « La désertion » – qui articulent le roman.

En outre, étant le seuil entre le texte et le hors-texte, le paratexte sert ainsi à l'auteure à donner une idée sur le message qu'elle veut transmettre au fil de pages. De ce fait, c'est en livrant une référence à Proust dans le paratexte que l'auteure s'inscrit dans le socle littéraire français et expose l'importance accordée au rapport à la culture dans sa trajectoire personnelle. Les références explicites ou implicites à Proust au long des pages semblent également orienter le lecteur vers d'autres lectures qui occupent une place de choix dans la dimension scripturale madjidiennne. L'espace romanesque devient ainsi un espace transfrontalier où l'auteure tisse à travers les pratiques intertextuelles son rapport à la culture française et, en même temps, elle évoque un effet intellectuel et émotionnel chez le lecteur. De ce fait, d'après Cyril Barde et Maxime Triquenaux (2016 : 3) « l'enjeu intertextuel est dès lors politique : il consiste à produire du commun, à faire des ponts entre les histoires vécues et racontées, à créer un groupement de noms et de textes qui rompt la solitude et offre la possibilité d'une expérience de partage ».

En outre, l'auteure cite d'autres références littéraires telles que « les *Tom-Tom et Nana*, les livres de la bibliothèque rose, les romans d'Azouz Begag puis ceux de Maupassant, de Zola » (Madjidi, 2021a : 89) ou encore « Baudelaire, [...], Sartre et Beauvoir, [...] Malraux » (Madjidi 2021a : 169) pour ancrer son héritage culturel dans le socle littéraire français. À cet égard, il convient de signaler que l'intertextualité revêt une acuité particulière dans le parcours des transclasse. Il s'agit d'une pratique qui rend visible la manière dont :

Le transclasse se met à dévorer les livres de façon parfois boulimique et à fréquenter assidûment les lieux de culture. L'abolition de la distance est ainsi vécue sur un modèle à la fois topologique et chronologique, de sorte que le parcours du transclasse est aussi bien un saut d'obstacle qu'une course contre la montre, un colmatage des trous que l'acquisition d'un savoir en accéléré (Jaquet, 2020 : 146).

Dès lors, nous pouvons affirmer que la quête de l'inaugural du roman ici objet d'étude s'inscrit dans l'écriture d'un livre sur l'adolescence d'une jeune issue de la

migration et qui rêve de quitter l'espace périphérique qu'elle occupe pour atteindre le centre, entendu dans sa double dimension citadine et socioculturelle. De ce fait, l'expérience de l'entre-deux tracée au fil des pages dessine les contours de la construction identitaire d'une héroïne qui erre et expérimente pendant toute la trame du récit en quête de l'adéquation à soi. Dans le chemin vers l'acceptation de soi, l'auteure se focalise notamment sur la projection d'une négation identitaire où tout ce qui définit de manière singulière cette jeune est perçu comme source d'exclusion, comme stigmate d'une vie médiocre.

Pour que je m'aime encore devient alors le bilan, à l'âge adulte, des illusions et des rêves d'une adolescente qui « vise la promotion de soi et se nourrit de l'émulation avec les autres » (Jaquet, 2020 : 27), soulignant rétrospectivement ses ambitions et ses aspirations. À cet égard, il convient de signaler que nous entendons l'ambition comme cet appétit personnel qui « n'est pas systématiquement synonyme d'arrivisme ou de carriérisme [...] [à nos yeux] elle n'est ni bonne ni mauvaise intrinsèquement » (Jaquet, 2020 : 29). Nous tenons, par conséquent, à dépouiller le regard de tout jugement de valeur sur ce terme dont « le ressort [...] est le désir de se dépasser et de se déplacer pour occuper le rang des premiers et faire la course en tête » (Jaquet, 2020 : 27-28), car ce ne sont que les actes menés pour combler cet appétit qui peuvent déceler les tendances positives ou négatives. À l'instar de Jaquet (2020 : 31) nous pouvons affirmer que :

Dans le cas de la non-reproduction, [l'ambition] implique la représentation d'un modèle autre que le modèle dominant et l'existence d'un désir de le réaliser. Autrement dit, l'ambition n'est pas la cause première, elle est l'effet d'un processus qui combine une détermination cognitive, l'idée d'un modèle, fût-elle confuse, et une détermination affective, le désir de l'accomplir.

C'est alors dans ce contexte que la narratrice intradiégétique expose la prise de distance par rapport à son identité d'origine. Il s'agit d'un positionnement qui commence par la négation de soi à travers le rejet d'un physique qui la renvoie constamment à cette Autre venant d'ailleurs. De ce fait, nous pouvons affirmer que l'auteure expose des premières lignes le point d'orgue de la réflexion romanesque : le sentiment d'étrangeté. En effet, Madjidi (2021a : 13) écrit :

Adolescente, j'étais franchement laide. Une tête épouvantable. Mes cheveux frisés, épais, bouclés formaient une boule compacte sur ma tête, si compacte que le vent ne pouvait y pénétrer pour les soulever comme à la télé dans les publicités pour shampoing. Quand une de ces publicités passait, j'étais subjuguée et mes yeux suivaient la danse des cheveux légers et doux qui glissaient entre les doigts comme de la soie ou du satin.

De toute évidence l'aspect physique et l'esthétique exposent le premier point de repère de cette étrangeté que cette « adolescente désirant ardemment rejoindre et

intégrer les canons de beauté occidentale » (Madjidi, 2021a : 20) représente aux yeux de ses pairs. C'est pourquoi, la jeune Maryam voulait « polir, lisser, raboter les bosses, les âpretés, la rugosité de l'étrangère, dont ces cheveux étaient la parfaite incarnation » (Madjidi, 2021a : 17-18). En effet, elle « ne voulait pas de cette chevelure de métèque qui trahissait [s]es origines lointaines » (Madjidi, 2021a : 17).

La pilosité devient aussi un enjeu majeur dans la construction identitaire de cette jeune femme qui s'écrie au premier chapitre :

Cette tête, je n'en voulais pas. Qu'on la découpe et qu'on en mette une autre à la place.

Une belle tête de Française, avec deux sourcils distincts et séparés, laissant la voie ouverte à mon nez pour s'étendre et se perdre dans mon front. En séparant le nez du front, ce mono-sourcil était une frontière qui divisait, enfermait, excluait.

[...] Je rêvais d'une belle bouche vierge de tout duvet.

[...] Cette moustache était la négation de ma féminité naissante et timide, un frein à mon épanouissement sexuel. Il fallait l'éradiquer. J'avais désormais presque 14 ans et je voulais être femme (Madjidi, 2021a : 22-23).

Madjidi construit ainsi son chemin vers l'âge adulte sur un récit de vie fondé sur la fragilité de l'apparence. La pilosité devient l'un des enjeux phares dans la construction identitaire de cette adolescente qui se focalise sur cet aspect corporel comme élément disruptif dans son chemin vers l'âge adulte, vers sa féminité, mais aussi vers son intégration dans la société française. À cet effet, Marin (2021 : 73) réfléchit autour de ce que les soins esthétiques représentent du point de vue féminin et déclare avec justesse :

Le soin de soi est un faux-semblant, il répond au moins autant à des injonctions extérieures qu'à un vrai rapport à soi. Ce n'est pas tant un soi pour soi, qu'un soin de soi pour autrui. Ce souci du corps est la condition pour continuer à exister socialement. Même le fait de prendre soin de soi relève d'une exigence sociale implicite. Ce n'est pas un soin de la douceur et du plaisir pris dans la relation sensible à soi, il est traversé de la tension que crée cette attente intériorisée.

C'est alors dans ce contexte que nous pouvons affirmer que Madjidi, au moyen de l'autofiction, décrit le questionnement ontologique inhérent aux identités multiples sous une perspective féminine. En effet, le regard sexué de l'expérience vécue symbolise un aspect important dans l'expression discursive de l'intime, puisque « la vision qu'on a du monde et de la culture n'est pas la même selon que les femmes y apparaissent seulement en position d'objets, d'inspiratrices ou de lectrices, ou si elles figurent aussi en position de productrices et créatrices » (Planté, 2003 : en ligne). Dès lors, Madjidi se penche sur le caractère socialement construit de « l'ontologie genrée » (di Cecco,

2009 : 11) à travers les métamorphoses corporelles de la protagoniste en fonction des pratiques de beauté telles que l'épilation, mais aussi les métamorphoses corporelles associées au passage de l'enfance à l'âge adulte sous un prisme féminin. Le corps devient ainsi ce premier espace dont il faut s'emparer pour se sentir à sa place. Se sentir à l'aise dans ce corps changeant symbolise l'acceptation de sa double appartenance car l'aspect physique représente la première frontière existante entre le monde extérieur et le monde intime.

La manière de voir et d'appréhender le monde représente le deuxième axe porteur d'altérité au cœur de sa famille. De ce fait, la jeune femme s'écrie :

Je n'en pouvais plus d'être différente. Depuis notre arrivée en France on ne faisait rien comme les autres. On ne pouvait pas simplement se fondre dans la masse, faire comme eux, se comporter comme des vrais Français [...]. Non, il fallait que la différence émerge et dégage sa sale odeur (Madjidi, 2021a : 69-70).

Le discours binaire qui provoque l'exclusion devient l'épicentre du sentiment de rejet envers les origines socioculturelles de cette jeune fille pour qui son statut d'étrangère renvoie à un parfum immonde, métaphore de décadence. Notons toutefois que ce rejet s'avère un sentiment paradoxal, car si la jeune Maryam refuse de s'accepter elle-même et tient à se comporter comme les Français de souche, elle défend corps et âme ce que sa famille représente à ses yeux. C'est dans ce contexte que, face au mépris de sa tante « la Grosse Bertha » (Madjidi, 2021a : 79), Maryam réfléchit sur le besoin de se faire accepter par l'Autre au détriment de soi :

Se faire accepter d'elle, qu'est-ce que cela voulait dire ? Et pourquoi cherchait-on à le faire ? Pourquoi ne cherchait-elle à se faire accepter de nous ? Ça aurait été logique non ? Nous étions une famille, nous étions plus nombreux, nous avions une même culture, une même langue, une même cuisine, c'était elle l'étrangère qui venait chez nous mais c'était à nous de nous faire accepter d'elle ? (Madjidi, 2021a : 81).

La révolte de la protagoniste met en lumière l'absence de sentiment de honte envers ses origines iraniennes. La honte se trouve ainsi liée à la précarité économique, au « spectre de l'exil » (Madjidi, 2021a : 69) et à la banlieue, cette « matrice dracéenne » (Madjidi, 2021a : 133) qui lui faisait éprouver « la peur d'[y] rester enfermée » (Madjidi, 2021a : 160). Rappelons au passage que la honte est une sensation liée au sentiment d'infériorité et qui, par conséquent, « repose le plus souvent sur l'imagination d'un regard extérieur désapprobateur, de sorte que le sujet se voit avec les yeux qu'il prête à autrui et voudrait se cacher ou disparaître sous terre, mais il ne le peut, parce qu'il est scindé en deux : à la fois juge et jugé » (Jaquet, 2020 : 167). De ce fait, nous pouvons affirmer que ce n'est pas la quête identitaire du point de vue transnational qui stigmatise la jeune Maryam, mais la honte sociale. L'itinéraire du sujet

transclasse se profile ainsi dans les projets d'avenir de cette jeune fille qui rêvait du « gâteau de l'élite » (Madjidi, 2021a : 199).

4.2. Se faire une place : le fossé entre le centre et la périphérie

Longtemps je me suis ennuyée en classe. Une main posée sous mon menton, l'autre tenant mon stylo, je fixais le grand tableau blanc [...]. Sur le tableau blanc, j'écrivais mon évasion de la classe, du collège, de la banlieue, du monde extérieur qui m'entourait.

Je me reposais sur mes facilités. Le niveau général de la classe étant faible, avec un peu de travail et d'assiduité, je figurais parmi les trois premiers de la classe chaque année (Madjidi, 2021a : 151)

L'incipit du septième chapitre cité ci-dessus représente un nouveau clin d'œil à Proust. C'est ainsi, en adaptant le célèbre incipit proustien « longtemps, je me suis couchée de bonne heure » (Proust, 2010 : 5), que l'auteure rend visible son ancrage intellectuel à travers cet héritage des classiques qu'elle dévorait la nuit (Madjidi, 2021a : 89). L'usage, par l'auteure, de cette référence au début du chapitre intitulé « La conquête », n'a dès lors rien d'anodin. Ce titre fort évocateur met en avant le champ lexical de la domination et de la guerre qui prédomine dans les titres des huit chapitres qui articulent le roman. Madjidi inscrit ainsi son édifice romanesque dans le parcours d'une combattante, dans une atmosphère de conflit qui traduit la difficulté du chemin emprunté vers l'ailleurs.

De même, la citation évoquée ci-dessus introduit un nouvel espace de socialisation où l'auteure établit une relation dialogique entre l'identité et l'altérité et qui contribue, par ailleurs, à l'évolution identitaire de la protagoniste : l'école. C'est dans ce contexte que l'incipit du quatrième chapitre se termine comme suit :

Toute ma scolarité s'est déroulée en ZEP : zone d'éducation prioritaire. Où se plaçait la priorité ? Qui était prioritaire ? Pour nous, ce sigle correspondait à [...] zone d'éducation précaire.

On avançait, c'est tout. Certains restaient sur le carreau, d'autres étaient orientés dans des filières moins prestigieuses pour travailler plus rapidement et durement que les autres, et il y avait ceux qui franchissaient les étapes. Mais où allions-nous vraiment ? Que valait un bac obtenu dans un lycée de ZEP de la Seine-Saint-Denis ? (Madjidi, 2021a : 104).

Le dédoublement de la voix narrative permet à l'auteure de prendre de la distance avec l'expérience vécue lors de l'adolescence et d'introduire une voix critique envers le discours de la méritocratie. Ces propos nous incitent à penser que « le modèle scolaire n'est pas une panacée » (Jaquet, 2014 : 52) et « [qu']il n'existe pas d'école parfaite, ni d'école qui illusoirement promettrait de gommer toutes les différences sociales » (Peugny, 2013 : 88). Or, la jeune Maryam est persuadée que « les notes

n'étaient qu'un moyen de constituer un bon dossier et d'accéder à un ailleurs situé de l'autre côté du périphérique » (Madjidi, 2021a : 152) ce qui fait de l'école le pont symbolique traversant la frontière de la périphérie vers le centre, de Drancy vers Paris, de son lycée en zone ZEP à la « Voie royale » (Madjidi, 2021a : 166). La jeune Maryam croyait fermement que « grâce à l'école, le gros gâteau de l'élite républicaine, [elle] y avai[t] droit aussi et [elle] aurai[t] [s]a part un jour » (Madjidi, 2021a : 105). Elle affirme de ce fait : « adolescente, je croyais naïvement en l'école républicaine, je croyais en la réussite par l'école, je croyais en l'égalité des chances et je savais que c'était elle qui me permettrait de quitter un jour ma banlieue » (Madjidi, 2021a : 105).

La place accordée à l'école dans le parcours ascensionnel des transclasses s'avère essentielle, car c'est à travers cet espace académique que les individus peuvent appréhender le legs culturel français à travers l'acquisition de connaissances et la maîtrise du langage. À ce stade de la réflexion, force est de constater que le rôle des enseignants est capital dans la traversée transfrontalière de ces individus, « miraculés scolaires dont la réussite s'explique davantage par la contribution de ces avantages secondaires que par une intervention divine » (Guilbaud, 2018 : 228). À cet effet, « dans les pays où il existe un système d'instruction publique, le modèle scolaire joue un rôle essentiel, car il se présente comme une alternative au modèle familial et social dominant » (Jaquet, 2020 : 46). Et c'est par ailleurs dans ce contexte que le quatrième chapitre de ce roman est dédié aux « Vainqueurs et vaincus », à « ces femmes et ces hommes, véritables machines de guerre de la ZEP » (Madjidi, 2021a : 109). Il s'agit d'un chapitre où Maryam dessine le portrait de ces professeurs qui configuraient les éléments cosmogoniques de son école. Il s'agit aussi d'un chapitre où le lecteur constate la gratitude que la jeune Maryam exprime envers ses enseignants lors qu'elle affirme : « ce sont eux qui m'ont donné envie d'étudier, de réussir, de croire en moi et de me sortir de la tête l'idée que je venais d'une banlieue et d'un collège poubelles » (Madjidi, 2021a : 110).

Nous devons toutefois constater, à l'instar de Jaquet (2020 : 53),
[Qu']il serait illusoire de croire que la non-reproduction serait
entièrement liée à l'existence de clercs et de modèles scolaires
imités par les individus qui s'identifient à eux par une sorte de
phénomène transférentiel et qui suivent leur exemple pour se
frayer leur propre voie. Elle repose en effet sur des conditions
économiques et politiques.

De ce fait, il convient de signaler que Maryam est née dans une famille d'intellectuels iraniens qui, bien qu'ayant vécu un déclassement social lors de leur arrivée en France, proposent une atmosphère culturelle favorable à la maison et supposent un autre modèle auquel se référer dans la projection socioprofessionnelle. C'est dans ce contexte que Maryam s'inscrit en hypokhâgne au Lycée Fénelon et qu'elle se fixe l'objectif de faire « une prépa littéraire Lettres Sup, [...] [de passer le] concours de l'École Normale Supérieure [...], et [de] passer l'agrégation pour devenir professeur à

l'université » (Madjidi, 2021a : 167). Elle commence donc « La désertion », titre donné au huitième et dernier chapitre de ce roman protéiforme imbriquant la perspective de la jeune Maryam sous forme de roman et la voix de Maryam adulte sous forme de journal intime, situé par ailleurs à l'excipit de chaque chapitre.

Séduite par le projet vital que cette nouvelle étape symbolisait à ses yeux, la jeune Maryam commence son voyage initiatique vers le centre par des petites incur-sions avant la rentrée. Notons par exemple comment la narratrice remémore la manière dont elle séchait les cours pour :

Aller [s]e poster devant le lycée Henry IV ou Fénelon pour voir les élèves entrer et sortir. Depuis, le trottoir d'en face, [elle] observai[t] attentivement leur visage, leur tenue, leur façon d'être, de parler, de rire. [Elle] ne leur ressemblai[t] pas, c'était indéniable, mais [elle] sentai[t] qu'[elle] pourrai[t] un jour les approcher et faire partie de leur monde. [...] [Elle] les observai[t] dans le but de les imiter (Maryam, 2021a : 171).

La ville de Paris devient un espace mythique qui symbolise le sommet d'une projection ascensionnelle qui ne se résume pas à l'excellence académique, car la mimésis comportementale représente aussi pour le transclasse l'un des défis à relever dans leur processus d'intégration sociale. Pour ce faire, Maryam allait en outre avec une amie au jardin du Luxembourg pour commenter « le look des Parisiens et Parisiennes, [pour] chopp[er] de nouvelles idées vestimentaires » (Madjidi, 2021a : 170), puis elle rentrait en RER jusqu'à Drancy. Le train représente, par conséquent, le pont entre le réel et l'imaginaire, entre la vie qu'elle avait et la vie dont elle rêvait, entre le pavillon où elle habitait et les « appartements luxueux et confortables » (Madjidi, 2021a : 171) où elle s'imaginait vivre.

C'est dans ce contexte qu'elle entreprend le chemin inverse lors de sa rentrée :

Je sors du RER B à la station Saint-Michel et d'un pas ferme je me rends au 2, rue de l'Éperon. La tête haute, je passe devant les crêperies de la rue Saint-André-des-Arts, je souris aux passants, j'aimerais leur dire que c'est ma rentrée en hypokhâgne. J'y suis. Je regarde le drapeau français flotter et caresser le fronton du bâtiment sur lequel est gravé en lettres capitales LYCÉE FÉNELON.

Maryam prend, heureuse, la fuite d'une cité « glauque [...] [où elle] avai[t] toujours l'impression qu'[ils] étai[ent] mis à l'écart » (Madjidi, 2021a : 205). Cependant, fière d'avoir été acceptée dans « l'un des trois meilleurs » lycées franciliens (Madjidi, 2021a : 169), Maryam « regarde les visages, les looks, les attitudes de celles et ceux qui seront dans [sa] classe. Beaucoup de visages blancs, de la blondeur, des teints frais et des yeux clairs, ça sent la bonne famille et la bouffe saine » (Madjidi, 2021a : 178). Elle constate dès lors qu'elle se trouve dans un groupe composé de 55 étudiants, dont « quatre filles venaient de banlieue parisienne “défavorisée” » (Madjidi, 2021a : 184).

La fragilité de l'apparence émerge de nouveau dans cet espace qu'elle aspire à conquérir. Puis, cette filiarisation dans l'enseignement supérieur met en lumière la prise en compte des inégalités académiques dans le modèle scolaire français dès son « premier cours de philo [qui] fut un choc [...] [car] le français [lui] était devenu une langue étrangère » (Madjidi, 2021a : 184). Une semaine lui suffit pour comprendre qu'elle ne pourrait « jamais être comme eux, [qu'elle avait] été acceptée en classe prépa parce qu'[elle] faisai[t] partie du quota de banlieue » (Madjidi, 2021a : 187).

Cet épisode expose l'écart existant entre le centre et la périphérie dans la formation malgré les dispositifs institutionnels mis en place dans l'objectif de faciliter l'accès des lycéens issus des milieux populaires aux filières d'excellence. À cet égard, la sociologue Camille Péugny (2013 : 89) constate que même si ces dispositifs visent un objectif louable, ils devraient intervenir dans les premières étapes du parcours scolaire « pour avoir un effet significatif sur l'égalisation réelle de chances sociales. En effet, ils profitent à des lycéens issus de milieux défavorisés, qui [...] sont déjà statistiquement des 'survivants' dans un système éducatif qui exclut très rapidement les enfants des milieux les plus populaires ». De même, Peugny (2013 : 73) attire l'attention sur la segmentation sociale dans les filières d'excellence et insiste sur le fait que :

La prise en compte du système des classes préparatoires et des grandes écoles vient encore accentuer les inégalités sociales de cursus dans l'enseignement supérieur. 51% des élèves des « grands établissements » ont un père cadre ou exerçant une profession intellectuelle supérieure (et 4% un père ouvrier).

Dans ce contexte, les rapports interpersonnels que la protagoniste établit au Lycée sont fondés sur la différence. La première personne qui s'adresse à elle lui fait remarquer qu'elle a « un petit accent » (Madjidi, 2021a : 188) qui d'après son interlocuteur provient de ses origines iraniennes, mais en réalité cet accent porte l'altérité inhérente à l'autre côté du périphérique, cette réalité qu'elle aspire à quitter (Madjidi, 2021a : 189-190). Puis, la deuxième personne qui entame une conversation avec elle s'appelle Clémentine et lui pose la question des métiers des parents. Cette situation lui provoque un malaise profond et Maryam s'écrie :

C'est comme si [Clémentine] nous avait déshabillées avec sa question sur la profession de nos parents. Soudain, la classe sociale s'étalait, éventrée au grand jour.
J'ai ressenti une peine immense, une pitié qui me serrait le cœur pour moi, pour nous, nos parents, notre 93, notre présence dans cette classe, cette cantine.

Voici un épisode qui, comblé de stéréotypes, met en lumière le violent décalage existant entre le centre que Clémentine et les classes préparatoires représentent aux yeux de Maryam et la périphérie qu'elle habite car même si elle n'y est pas, cette altérité sera toujours en elle.

4.3. Être à sa place : l'acceptation de la double appartenance

Les sentiments d'inconfort et de lassitude ressentis lors de son passage en hypokhâgne provoquent la révolte de la protagoniste. Elle se sent trahie par ce système qui devait lui permettre de « prendre la fuite, partir, s'arracher, lever l'ancre, se déraciner, déplacer le chez-soi ailleurs et lutter avec l'illusion d'être libre » (Madjidi, 2021a : 148). De ce fait, la jeune Maryam réalise que ce dont elle rêvait n'était que « l'illusion d'une illusion » (Madjidi, 2021a : 199) et elle reprend avec force un esprit critique en affirmant : « on m'a menti en me faisant croire que j'avais ma place en hypokhâgne, je me suis menti à moi-même en croyant que la voie royale était la mienne. L'égalité des chances, l'école de la République, le gâteau de l'élite, c'était franchement indigeste » (Madjidi, 2021a : 199). À la croisée de deux mondes, Maryam quitte les classes préparatoires pour s'inscrire en DEUG à la Sorbonne.

Un nouveau cheminement vers la réussite se dessine alors dans le sentier de cette jeune fille qui conteste cette place qu'on lui a accordée en classes préparatoires et prend le large pour revendiquer une place ailleurs. Et c'est par ailleurs dans cette dissonance qu'un retour à soi s'opère au moment de l'écriture du roman. C'est lors de la dernière prise de parole de Maryam adulte que, dans un dédoublement discursif, en miroir elle s'écrie :

Tu as vécu à Téhéran, Paris, Pékin, Istanbul. Tu as voyagé en Inde, au Cambodge, au Chili, en Corée du sud, en Allemagne, en Espagne, en Hollande, en Angleterre, au Canada, en Italie, au Portugal, en Grèce, en Serbie, en Bosnie, en Croatie, au bout du compte tu reviens à Drancy, c'est là que tu jettes l'ancre (Madjidi, 2021a : 205).

Puis, elle clôt son aventure romanesque en s'adressant au lecteur pour affirmer : « je vous écris de Drancy. C'est une ville qui ne frime pas, qui ne fait pas rêver personne mais ici c'est chez moi » (Madjidi, 2021a : 206). La fin du roman symbolise l'acceptation de sa double culture et la réconciliation de soi. Madjidi compose ainsi sa mosaïque identitaire grâce aux différentes tesselles de sa vie, des éclats de vie d'ici et d'ailleurs. Elle s'inscrit ainsi dans ce corpus d'écrivains pour qui :

L'inversion du stigmate repose sur une réappropriation du passé afin de mettre un terme au clivage et de recoller les morceaux. [...] La tentative d'unifier sa complexion passe donc par la transformation du déchirement en intégration, au double sens du terme [...].

Il s'agit là aussi de sortir du placard, de faire son *coming out*, d'afficher sa fierté : fierté d'appartenir au monde prolétarien, fierté de la réussite, qui prouve de quoi ses membres sont capables, fierté de venger son honneur bafoué et de restaurer sa dignité. Au lieu de se taire le transclasse se fait le héraut des

classes populaires, [...] la mémoire des muets de l'histoire (Jaquet, 2020 : 197).

5. Conclusion

En guise de conclusion nous pouvons affirmer que le rapport aux ascendants et à la quête identitaire qui s'établit dans ce roman autofictionnel permet à l'auteure d'écrire sur ses origines et de partager avec ses lecteurs la traversée des figures minorées, minuscules, qui servent d'exemple à d'autres individus et qui permettent de tracer des voies dans l'objectif de promouvoir des conditions sociales favorables à tous, hommes et femmes, autochtones et étrangers. De ce fait, nous inscrivons l'édifice romanesque de Madjidi dans le nouveau paradigme littéraire qui se dessine depuis les années 1980 et à travers une poétique de retour au sujet et au réel. C'est ainsi que Gefen (2017 : 10) dans son ouvrage intitulé *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle* remarque :

Une attention nouvelle portée au monde, un intérêt renouvelé pour les problématiques de la transmission et de l'identité, [la littérature] se veut un instrument de construction de soi, de réflexion morale aiguisée. Si elle refuse de devenir un simple divertissement, la littérature française [et francophone] contemporaine a l'ambition de prendre soin de la vie originaire, des individus fragiles, des oubliés de la grande histoire, des communautés ravagées, de nos démocraties inquiètes, en offrant au lecteur sa capacité à penser l'impératif d'individuation, à faire mémoire des morts, à mettre en partage des expériences sensibles où à inventer des devenirs possibles : c'est à ce titre qu'elle fait face au monde.

C'est en jonglant entre le regard adolescent et le regard adulte que Madjidi trouve sa place dans ces marges situées à la lisière entre la biographie et la fiction, entre la littérature et la sociologie, entre l'Iranienne qu'elle est et la Française qu'elle est devenue.

De toute évidence, c'est en examinant son parcours de vie que Madjidi permet de rendre visible l'une des brèches qui s'articulent autour du socle identitaire français : la mosaïque existentielle que l'étranger évoque dans la représentation plurielle de l'ailleurs. Se pencher sur le parcours autofictionnel madjidien permet d'aborder la mobilité sous le double prisme qui implique la migration géographique et la migration de classe. Madjidi représente un exemple paradigmatique de ces écrivains qui, venant d'ailleurs, expriment avec force les problématiques qui revêtent une acuité particulière dans les sociétés actuelles. Se pencher sur le roman ici analysé permet ainsi de réfléchir sur le triple objectif de rendre visible le parcours identitaire de l'entre-deux du point de vue transnational et transclasse, de prôner l'apport de l'autofiction dans le corpus littéraire

de l'extrême contemporain et d'aborder la littérature sous un prisme social humaniste qui permet de penser la société en termes de dialogue et d'inclusion.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBERCA, Manuel (2017) : *La máscara o la vida. De la autoficción a la antificación*. Jaén, Pálido Fuego.
- ALFARO, Margarita ; Stéphane SAWAS & Ana Belén SOTO (2020) : *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Bruxelles, Peter Lang.
- ALFARO, Margarita & Beatriz MANGADA (2014) : *Atlas literario intercultural. Xenografías femeninas en Europa*. Madrid, Calambur.
- AMILHAT SZARY, Anne Laure (2015) : *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* Paris, Presses Universitaires de France.
- BARDE, Cyril & Maxime TRIQUENAU (2015) : « Textes transfuges, textes refuges. Fonctions de l'intertextualité dans 'En finir avec Eddy Bellegueule' d'Édouard Louis », in *Inverses : littératures, arts, homosexualités, Société des amis d'Axieros*, 1-10. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01316015/document>
- CHAILLOU, Michel (2020) : « L'extrême contemporain, journal d'une idée ». *Poésie*, 41 (« L'Extrême contemporain »), 5-6. URL : <https://www.michel-chaillo.com/wp-content/uploads/LExtr%C3%A0me-contemporain.pdf>
- CHAUDET, Chloé (2016) : *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*. Paris, Classiques Garnier.
- DAGNAUD, Monique & Jean-Laurent CASSELY (2021) : *Génération surdiplômée. Les 20% qui transforment la France*. Paris, Odile Jacob.
- DI CECCO, Daniela (2009) : *Portraits de jeunes filles. L'adolescence féminine dans les littératures et les cinémas français et francophones*. Paris, L'Harmattan.
- DULLIN, Sabine & Étienne FORESTIER-PEYRAT (2015) : *Les frontières mondialisées*. Paris, Presses Universitaires de France.
- GASPARINI, Philippe (2008) : *Autofiction. Une aventure du langage*. Paris, Seuil.
- GAUJELAC, Vincent de (2016 [1987]) : *La névrose de classe*. Paris, Petite Biblio Payot.
- GEFEN, Alexandre (2017) : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris, Éditions Corti.
- GRELL, Isabelle (2014) : *L'autofiction*. Paris, Armand Colin.
- GUILBAUD, David (2018) : *L'illusion méritocratique*. Paris, Odile Jacob.
- JAQUET, Chantal & Gérard BRAS (2020 [2018]) : *La fabrique des transclasses*. Paris, PUF.
- JAQUET, Chantal (2020 [2014]) : *Les transclasses ou la non-reproduction*. Paris, PUF.
- LAGRAVE, Rose-Marie (2021) : *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*. Paris, La Découverte.

- LEJEUNE, Philippe (2013) : *Autogèneses*. Paris, Seuil.
- LEJEUNE, Philippe (2014) : *L'autobiographie en France*. Paris, Armand Colin.
- LEJEUNE, Philippe (2015a [1996]) : *Le pacte autobiographique. Nouvelle édition augmentée*. Paris, Points.
- LEJEUNE, Philippe (2015b) : *Écrire sa vie. Du pacte au patrimoine autobiographique*. Paris, Armand Colin.
- MADJIDI, Maryam (2017) : *Marx et la poupée*. Paris, Le Nouvel Attila.
- MADJIDI, Maryam (2019) : *Je m'appelle Maryam*. Paris, Mouche, L'école des loisirs.
- MADJIDI, Maryam (2021a) : *Pour que je m'aime encore*. Paris, Le Nouvel Attila.
- MADJIDI, Maryam (2021b) : *Mon ami Zahra*. Paris, Mouche, L'école des loisirs.
- MARIN, Claire (2020) : *Rupture(s). Comment les ruptures nous transforment*. Paris, Éditions de l'observatoire.
- MARIN, Claire (2021) : *Être à sa place. Habiter sa vie, habiter son corps*. Paris, Éditions de l'observatoire.
- MARTELLI, Roger (2016) : *L'identité c'est la guerre*. Paris, Les Liens qui Libèrent.
- MUCCHIELLI, Alex (2015) : *L'identité*. Paris, Presses Universitaires de France.
- NASSELLI, Adrien (2021) : *Et tes parents, ils font quoi ? Enquête sur les transfuges de classe et leurs parents*. Paris, JC Lattès.
- PARDO, Thierry (2015) : *Petite géographie de la fuite. Essai de géopoétique*. Québec, Les éditions du passage.
- PEUGNY, Camille (2013) : *Le destin au berceau. Inégalités et reproduction sociale*. Paris, Seuil.
- PLANTÉ, Christine (2003) : « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103 :3, 655-668.
- PORRA, Véronique (2018) : « Des littératures francophones à la "littérature monde" : aspiration créatrice et reproduction systémique ». *Nordic Journal of Francophone Studies / Revue nordique des études francophones*, 1 :1, 7-17.
- PORRA, Véronique (2011) : *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*. Hildsheum-Zurich-New-York, Olms.
- PRUD'HOMME, Johanne (2001) : « L'incipit : frontière et lieu stratégique de contact en littérature québécoise pour la jeunesse ». *Tangence*, 67, 69-90. URL : <https://www.erudit.org/en/journals/tce/2001-n67-tce606/009616ar.pdf>.
- RICHARD, Annie (2013) : *L'autofiction et les femmes*. Paris, L'Harmattan.
- ROLLA, Chiara (2020) : *Michel Chaillou, arpenteur évasif*. Paris, Presses universitaires du Septentrion.
- SOTO, Ana Belén (2019) : « Le parcours identitaire au sein des xénographies francophones : Maryam Madjidi, un exemple franco-persan ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 16, 407-426. URL : <http://cedille.webs.ull.es/16/20soto.pdf>

- SOTO, Ana Belén (2022) : « Parcours transfrontalier de l'enfance : analyse comparée de trois ouvrages à portée autofictionnelle ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 21 (Monografía 14 : Vicente Montes Nogales & Dominique Ninanne, eds., *Figures de l'étranger à l'aune du cosmopolitisme*), 65-87. DOI : <https://doi.org/10.25145/j.cedille.2022.21.05>
- VILAIN, Philippe (2009) : *L'autofiction en théorie*. Normandie, Les Éditions de la Transparence.
- WHITOL DE WENDEN, Catherine (2013) : *La question migratoire au XXIe siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.